

Jérôme Garcin
Littérature
vagabonde

portraits 1985-1995

Flammarion

Extrait de la publication

Littérature vagabonde

Du même auteur

ROMANS

C'était tous les jours tempête, Gallimard, 2001 (prix Maurice-Genevoix) ; Folio n° 3737.

Les Sœurs de Prague, Gallimard, 2007 ; Folio n° 4706.

RÉCITS

La Chute de cheval, Gallimard, 1998 (prix Roger-Nimier) ; Folio n° 3335, édition augmentée.

La Chute de cheval, présentation et dossier de Geneviève Winter, La Bibliothèque Gallimard n° 145.

Barbara, claire de nuit, La Martinière, 1999 ; Folio n° 3653, édition augmentée.

Théâtre intime, Gallimard, 2003 (prix Essai France Télévisions) ; Folio n° 3335, édition augmentée.

Bartabas, roman, Gallimard, 2004 (prix Jean-Freustié) ; Folio n° 4371, édition augmentée.

Son Excellence, monsieur mon ami, Gallimard, 2008 (prix Duménil).

JOURNAL

Cavalier seul, Gallimard, 2006 ; Folio n° 4500, édition augmentée.

ESSAIS

Pour Jean Prévost, Gallimard, 1994 (Prix Médicis-essai ; Grand Prix de l'essai de la Société des gens de lettres).

Perspectives cavalières, Gallimard, 2003 (Prix Pégase de la Fédération française d'équitation) ; Folio n° 3822.

Les livres ont un visage, Mercure de France, 2009.

(Suite en fin d'ouvrage)

Jérôme Garcin

Littérature vagabonde

Flammarion

© Flammarion, 1995, 2009
ISBN : 978-2-0812-2836-8

A ma mère, Françoise.

*A la mémoire d'Olivier
(1956-1962).*

« Passant presque toute l'année dans sa propriété de Croisset, qu'il adorait, dès neuf ou dix heures du matin, il se mettait à sa besogne. Aussitôt son déjeuner fini, sans même faire un tour dans son grand jardin, il reprenait son labeur et, toute la nuit, les mariniers qui descendaient ou remontaient la Seine se servaient de loin, comme d'un phare, des quatre fenêtres de Monsieur Flaubert. »

Guy de Maupassant

Avant-propos

En somme, j'ai découvert la France dans les livres, à tête reposée. Elle était douce, verte, jeune et mystérieuse. Elle avait la beauté que l'écrivain lui prêtait et que, ne la connaissant pas encore, je croyais être la réalité : je confondais le style et le site. Je faisais du tourisme grammatical. A l'illusion de voyager s'ajoutait en effet le rêve d'un temps arrêté, d'une géographie immémoriale, de paysages que rien ne pouvait salir, ni détruire.

Aujourd'hui, si Gustave Flaubert n'est plus sur la plage de Trouville, qui lui a été infidèle et s'est vendue aux touristes, on imagine l'adolescent qu'il fut dans une vieille ferme à colombages située sur une colline, à la sortie de Pont-l'Évêque et à l'orée d'un bois. Surplombant la bruyante autoroute de l'Ouest, abandonnée aux vaches et aux moutons, attendant un improbable acheteur depuis des années dans une odeur de bouse séchée et d'herbe mouillée, elle appartient, émouvante et dérisoire, au siècle de Madame Bovary, qui ne veut pas mourir. Et s'il ne faut pas aller à Saint-Tropez pour retrouver, dans une presqu'île défigurée, la Colette de la Treille Muscate, à moins de fermer les yeux et de

respirer ce qui demeure du « jardin furibond de fleurs » dans la fraîcheur du petit matin méditerranéen (mais Julio est mort qui, pour « Madame », allait pêcher à la foène des rascasses et des girelles à baudrier d'azur), on promet aux lecteurs de *La Maison de Claudine* que, par le miracle d'une prose incarnée et la sagesse des Poyaudins (à moins que ce ne fût leur persistante pauvreté), Saint-Sauveur n'a pas changé. On s'y promène, comme jadis, à livre ouvert : en Puisaye, la page a jauni, elle n'a pas été tournée.

Je ne dois pas seulement aux écrivains d'aimer mon pays avec passion, je leur dois d'avoir appris à le mieux connaître. Les vivants m'ont accueilli dans leurs maisons et accompagné sur leurs terres, les morts ne m'ont jamais trompé : le pays de Caux est vraiment prévoisien, le Limousin giralducien, le Bordelais mauriacien. Car il y a, dans les textes des uns et des autres, des arbres tricentenaires, des mariages de couleurs, des topographies affectives, des dénivelées intimes, que les guides et les cartes d'état-major ignoreront toujours (c'est aussi le charme capricieux, souverain, sans égal, des pérégrinations équestres : à une hauteur idéale, on pénètre dans les forêts, on survole les champs, on épie en plongée les parcs et les manoirs cachés derrière les murets, on traverse des cours d'eaux et des broussailles, on jouit de perspectives « cavalières » que le marcheur ou l'automobiliste ne connaîtront jamais ; comme celle de l'écrivain, la géographie du centaure échappe au cadastre). La littérature réinvente souvent, parfois embellit, mais elle ne ment pas.

J'ai toujours envié Pagnol d'être un enfant d'Aubagne, « sous le Garlaban couronné de chèvres, au

temps des derniers chevriers », ou Marcel Aymé d'avoir grandi dans la tuilerie jurassienne de ses grands-parents, à Villers-Robert, pays de la Vouivre, enclos de *La Jument verte*. Je crois que, bien avant de recevoir une éducation, on hérite d'une lumière, d'un climat, d'un paysage au parfum de terre : comme les vieilles liqueurs, ils s'éventent si on ne les conserve pas au frais, avec un soin maniaque.

Je suis né au cœur de Paris, dans un immeuble bourgeois du quartier Latin, au coin du boulevard Saint-Germain et de la rue Saint-Jacques, qu'avait habité mon arrière-grand-père maternel, Eugène Penancier. Avocat des boulangers, sénateur, garde des Sceaux d'Édouard Daladier en 1933 et 1934, il militait pour la gauche démocratique, mesurait plus de deux mètres, dévorait un gigot entier au déjeuner, fustigeait les curés, poursuivait Stavisky, et partait en fin de semaine pour Bray-sur-Seine, une bourgade sucrière du Provinois dont il était maire et où Henri Ghéon, qui y est né, voyait le symbole de « la plaine de France ». Mes grands-parents Launay, puis mes parents lui avaient succédé dans cet appartement situé au nord. Le soleil n'y pénétrait pas, indifférent au cycle des saisons, marmoréen.

L'été, dans la Peugeot 203 gris pigeon, selon un rituel inflexible, nous abandonnions Paris pour la Seine-et-Marne maternelle. Là, juillet ressemblait à un long fleuve tranquille, encore aimable et baignable au milieu des années soixante. Ensuite, nous partions pour le Calvados paternel, où les marées du mois d'août et les bateaux amphibies charriaient chaque jour vers les dunes d'Omaha Beach les carcasses des navires d'une guerre dont vingt années n'avaient pas suffi à nettoyer

les souvenirs rouillés, tranchants, presque artistiques. La mer, à Saint-Laurent, était un champ de bataille qui se prolongeait de vague en vague jusqu'au coucher du soleil. Sous un chapeau de paille caribéen, dans son costume trois-pièces et son col dur que, malgré la chaleur estivale, il ne quittait jamais, mon grand-père, le neurologue Raymond Garcin, plantait son chevalet sur la falaise, et peignait des aquarelles tendres dont le bleu clair de la mer évoquait davantage sa Martinique natale que la Manche, jugée dangereuse et antipathique. Il n'y mit d'ailleurs jamais les pieds, laissant Yvonne, sa femme aux yeux pers, s'aventurer dans l'eau avec une bouée-canard qu'en ce temps-là les stations offraient contre un plein d'essence ; ainsi, ma grand-mère surnageait dans les bras rassurants d'Antar.

En septembre, je retrouvais, avec l'école, la capitale et ses jardins publics plantés au pied des églises du quartier : Saint-Séverin, Saint-Julien-le-Pauvre, Notre-Dame. Fût-il maigre et clairsemé, je n'imaginai pas de nature sans gazon, ni de gazon sans Dieu. Les rosaces protégeaient les parterres de fleurs, les gargouilles veillaient sur les tas de sable, les cloches rythmaient nos parties de chat perché. Les ultimes espaces verts tenaient de la clôture. Ce fut une enfance pieuse, heureuse, et immobile. Paris fut ma province, le carrefour Saint-Germain-Saint-Jacques, mon village – celui qu'on pense, par atavisme ou fatalisme, ne jamais quitter. Longtemps, de la France, je n'ai connu que la grande ville sans ciel, sans effluves, mais pas sans plaisirs, et, l'été venu, la rive glaiseuse de la Seine ajoutée au rivage venté de la Manche. Ailleurs n'existait pas. La liturgie annuelle des vacances binaires n'a été interrompue qu'à la mort accidentelle de mon père : j'avais

dix-sept ans et, cette année-là, nous nous sommes embarqués pour la Martinique où, tout en lisant les relations d'André Breton et de Michel Cournot, je m'arrogeai la mémoire d'aïeux que je n'avais pas connus, mais dont je portais le nom. Quelques années plus tard, j'ai découvert le Midi grâce à la jeune comédienne que je venais d'épouser : elle m'emmena dans sa ferme rose bordée de pins parasols, me guida dans les collines ramatuelloises que sa mère avait si bien décrites de récits en romans, et m'initia à une mer qui non seulement était chaude mais aussi sur laquelle les restes compressés de la guerre ne flottaient pas. De Fort-de-France à Saint-Tropez, mon pays s'agrandissait soudain. Il était bien temps que je m'en aperçoive.

Car, à l'école, on nous avait enseigné une géographie immatérielle. L'Hexagone semblait sans relief, sans consistance, sans histoire, sans habitants. Bons élèves, nous connaissions par cœur les noms et les numéros des départements administratifs, mais nous ne savions rien des vieilles régions aux noms si doux à entendre, aux sonorités pâtisseries : la Saintonge, la Gascogne, le Venaissin, le Dauphiné, le Saumurois, le Nivernais, la Champagne, la Picardie, ou l'Artois.

Les écrivains ont donc été mes premiers professeurs de France. J'ai appris Ferney chez Voltaire, Roscoff chez Corbière, Combray chez Proust, Marseille chez Pagnol et Suarès, Bordeaux chez Montaigne et Forton, Douarnenez chez Perros, la Saintonge chez Fromentin, le pays de Caux chez Maupassant et Prévost, la Lorraine chez Barrès, le chemin savoyard des Charmettes chez Rousseau, le Bonheur de Barbezieux chez Chardon, les châtaigneraies limousines chez Giraudoux,

les bienfaits de Vichy chez Larbaud, et l'Auvergne chez Vialatte. J'ai cherché, en quittant Grenoble pour Chambéry, ces « charmantes petites gorges » dont parle Stendhal dans les *Mémoires d'un touriste*, gorges « peuplées de frênes fort élancés, de châtaigniers et de magnifiques noyers de quatre-vingts pieds de haut », ainsi que le couvent de Montfleury, où les dames de la ville venaient, en calèche, acheter des bouquets de cerises et des fraises des bois aux paysannes qui se présentaient « dans leurs plus beaux atours ». J'ai fait des vendanges festives grâce à Balzac, entre les lignes du *Lys dans la vallée* : « C'est comme le joyeux dessert du festin récolté, le ciel y sourit toujours en Touraine, où les automnes sont magnifiques. La maison est pleine de monde et de provisions. Les pressoirs sont constamment ouverts. Il semble que tout soit animé par ce mouvement d'ouvriers tonneliers, de charrettes chargées de filles rieuses, de gens qui, touchant des salaires meilleurs que pendant le reste de l'année, chantent à tout propos. » J'ai exploré avec Barbey d'Aurevilly ce mystérieux château des Saules planté, près de Sainte-Mère-Église, dans un paysage de marais, de « lacs sillonnés et moirés de mille plis, aux nuances frisonnantes et changeantes, selon le vent ou le ciel qu'il faisait ». Adolescent, je croyais tellement à la supériorité de la littérature sur les guides touristiques que, naïf, je suis parti pour la première fois en Italie avec les *Promenades dans Rome* de Stendhal, que j'ai arpenté Londres en néophyte et choisi Morand pour seul cornac, m'étonnant chaque fois que le vade-mecum fût d'un usage malaisé, sinon contrariant.

C'est parce que je dois aux livres mes plus grands bonheurs, mes plus belles surprises, mes plus longs

voyages, que, par la suite, j'ai tant aimé me promener dans les campagnes, les villages, les manoirs, les châteaux, où avaient vécu ces écrivains morts ; d'ailleurs, ils vivent toujours quand on les lit, quand on les fréquente. Ce n'étaient pas des pèlerinages, mais des visites. Parfois même, des retrouvailles imaginaires. Des illusions d'intimité – et leur rassurant corollaire en vertu duquel le génie vit, lui aussi, dans le prosaïque, souffre dans un cadre familial, et pose ses fesses sur des chaises en bois. Déjà, l'irrespectueux Arthur Cravan, marchant aux côtés de Gide, observait que se détachaient, vers ses tempes, de petites feuilles de peau plus grandes que des pellicules : le maître pelait ! Aussi bien, l'on ne pénètre pas, sans un léger frisson de sacrilège, dans la librairie ronde de Montaigne, son « siège », au deuxième étage carrelé de la grosse Tour dressée à la frontière du Bordelais et du Périgord : au-dessus de son bureau, les poutres sont gravées d'aphorismes de Térence et d'Euripide, d'apophtegmes tirés de l'Ecclésiaste. On n'entre pas non plus, sans un merveilleux sentiment d'indiscrétion, dans la chambre à coucher de Balzac, au château de Saché, où il écrivit la nuit, avec force café, une dizaine de romans, dont *Le Père Goriot* et *Le Lys dans la vallée*. Avec le temps, l'importun a tous les droits.

Quel plaisir de s'asseoir, un hiver, à la table berrichonne de George Sand, dans la salle à manger de Nohant aux boiseries provençales et aux fauteuils Louis XVI, pour y savourer les plats que Didier et Marie-Christine Clément (le chef et l'historienne du Lion d'or, à Romorantin) ont préparés selon les recettes de la baronne Dudevant. Les assiettes, les verres, et l'argenterie du Maréchal de Saxe

qu'ont utilisés Chopin, Delacroix, Flaubert, Tourgueniev, Balzac, Liszt, Gautier, ajoutent, dans cette gentil-hommière aux volets bleus, à la qualité des mets ressuscités : potage à la purée de navets, fromentée, aspic de volaille, fricandeaux aux champignons, crème coloniale au café, compote de tiges de rhubarbe, soufflé au thé et tapioca... Et quel bonheur de parcourir, à cheval et au printemps, le nord du pays de Caux, de traverser au galop les champs de coquelicots et de colza déroulés à perte de vue (« une grande nappe jaune ondulante d'où s'élevait une saine et puissante odeur, une odeur pénétrante et douce, portée très loin par le vent », souffle alors le Maupassant de *La Maison Tellier*), d'aller l'amble jusqu'aux grilles du château de Miromesnil, à Tourville-sur-Arques, où l'auteur de *Boule de suif* aurait vu le jour dans une tourelle rose au bout de la belle allée de hêtres, et de terminer sa course à Varengeville, de mettre pied à terre sur les chemins creux qu'arpentèrent, après Maupassant, Gide, Breton, Aragon, Prévert, Desnos, Braque et Miró, et qui mènent à la mer froide dans laquelle le jeune et puissant Guy plongeait, chassant les baigneuses en même temps que ses idées noires.

Je n'oublierai jamais l'arrivée à Malagar, un après-midi de février 1985. Une pluie froide tombait sur la vallée de la Garonne. De chez Darose, à Langon, où nous avons déjeuné, Claude Mauriac avait téléphoné au gardien pour qu'il ouvrît la maison et fit un feu dans la cheminée. Dans la propriété, c'était l'hiver des souvenirs. Les ormeaux malades avaient été abattus, des plastiques bleus coiffaient les tas de bois, la toiture de cette demeure du XVIII^e (« une pauvre maison déguisée en manoir » diagnostiquait, un peu jésuite,

François Mauriac) était en mauvais état : le lieu légendaire paraissait à l'abandon.

On entra par la cuisine aux carreaux rouges, qui sentait le sarment brûlé et la confiture de prunes. Claude Mauriac sacrifia, sans joie, à l'exercice du cicérone : voici le divan où son père se reposait, le bureau où il écrivit *Le Nœud de vipères*, ses exemplaires de la Bible et des *Pensées* de Pascal, une collection de *L'Express*, les aquarelles de Jean Aafort, les toiles de Jacques-Émile Blanche, les portraits de Barrès et de Valéry... Tout en désignant au présent perpétuel les objets vieillissants du passé, le diariste du *Temps immobile*, comme l'esprit ailleurs, inspectait les radiateurs cassés, les murs humides qui se lézardaient, les portes qui ne fermaient plus, les bibelots poussiéreux, et je le surpris même espionnant, dans la haute glace du salon, son âge oublié. « Vous voyez le visage édenté de Malagar », regretta Claude Mauriac. La visite tournait à l'inventaire. Dehors, la pluie chantait un lamento désaccordé. Nous traversâmes la cour de gravier, marchâmes jusqu'au belvédère d'où, par beau temps, l'auteur de *Thérèse Desqueyroux* passait des heures à scruter le ciel d'Aquitaine, le ciel des croyants.

C'est huit mois plus tard que je compris l'origine de la douleur muette de Claude Mauriac : face aux charges trop lourdes de la propriété et aux menaces de l'indivision, il venait de prendre la décision de faire don de Malagar au Conseil régional. Je repartis une nouvelle fois, une dernière fois, pour Malagar. Le 10 octobre 1985 – année du centenaire de la naissance de François Mauriac –, un soleil de presque été inondait la terrasse qui, face aux Landes, domine les vignes, le pont de

N° d'édition : L.01ELJN000270.N001
Dépôt légal : juin 2009

Littérature vagabonde

À l'Isle-sur-la-Sorgue, René Char montre la tombe de son chien Tigrone et observe, à la jumelle, la mue des couleuvres. Dans le cimetière suisse de Ropraz, à la nuit tombée, Jacques Chessex se couche sur les tombes pour dialoguer avec les morts. En Bourgogne, Henri Guillemin peste contre Jean-Paul II. À Saint-Florent-le-Vieil, Julien Gracq ne va plus à l'église et regrette la messe en latin de son enfance. Le châtelain bourguignon Claude Lévi-Strauss et le « promeneux » ardennais André Dhôtel ramassent des champignons. Jean-Marie Gustave Le Clézio s'apprête, en famille, à quitter Nice pour le Nouveau-Mexique. À Paris, Patrick Modiano déménage et traverse la Seine. Il rejoint cette rive gauche où Julien Green vit dans un appartement qui évoque la Georgie de ses parents. Anne Philipe passe son dernier été à Ramatuelle...

Jérôme Garcin part à la rencontre des écrivains, traverse la France et la Suisse, lit tout ce qui s'y publie de meilleur. Il n'a donc eu qu'à puiser dans ses souvenirs, ses émotions ou ses lectures. Familières et savantes, ses promenades littéraires épellent des paysages, déchiffrent des visages, parcourent des œuvres. Elles donnent envie de lire et de voyager.

ISBN : 978-2-0812-2836-8



9 782081 228368

editions.flammarion.com

Prix France : 20 €

108-VI

Flammarion

Extrait de la publication